

Portfolio

Antonio Gallego et Roberto Martinez



UN NOUS

Structure collaborative créée en 2006, composée de : Antonio Gallego, Jose Maria Gonzalez, Roberto Martinez et Patrick Pinon, mais aussi Michel Gaillot, François Morel... UN NOUS n'est ni un groupe ni un collectif mais ses participants collaborent pour certains depuis plus de quinze ans, en affichant leurs travaux dans l'espace urbain ou en initiant des projets artistiques ouvrant des espaces d'altérité.

« Les œuvres de Un Nous... n'appartiennent pas à la logique du donateur-destinataire, à la logique d'un objet qui devrait partir d'un atelier et arriver chez un collectionneur, par la médiation d'un achat. Elles relèvent plutôt d'une logique apparentée à celle des logiciels libres : destinés à garantir aux utilisateurs la liberté de copier ou de modifier ces logiciels, tout en leur interdisant de se les approprier à des fins commerciales. En exposant de tels textes en public, ou en les distribuant, les artistes du collectif entrent dans une logique de la gratuité, du don et du nomadisme et proposent aux passants-spectateurs de discuter de la possibilité de nouvelles modalités de l'existence et de la vie contemporaine. Plus largement, ces pratiques artistiques s'élèvent contre le spectaculaire et le règne de la marchandise installés au cœur de nos sociétés »

(extrait de l'article *Un Nous : ne plus être réduit à un objet de consommation* de Christian Ruby in La revue d'urbanisme octobre 2011)



*«Nous» : mais qui dit «nous» ?
personne, jamais !
c'est toujours un qui parle
en disant «nous»*

*Parle-t-il «au nom de» - ?
mais quel est le nom de nous ?
si ce n'est un Peuple, une Tribu, une Eglise
– qui est-ce donc ?*

*Nous ne pouvons dire ni nommer nous.
Nous, nous (ne) pouvons nous nommer.*

Jean-Luc Nancy pour UN NOUS
La Force de L'art #1 2006

TRACT'EURS

Tract'eurs existe depuis 1995 comme forme artistique active par laquelle des artistes plasticiens, auteurs ... conçoivent des propositions sous forme d'éditions de tracts imprimés, les produisent et les distribuent directement dans la rue. Chaque action *Tract'eur* a une thématique ouverte proche des préoccupations communes au groupe formé pour la circonstance. Ces distributions collectives se poursuivent encore aujourd'hui. A ce jour dix-sept éditions de *Tract'eur* ont été réalisées à l'initiative de diverses personnalités, soit environ 250 créations éditées à 1000 exemplaires sur des thèmes : *Faits divers-Faits de société, La Citoyenneté, Utopie, Méditerranée, Acti-vitae, Quid de la tradition, Viva Futuro, Pause, Copyleft attitude, Meeting, Public Privé...*

Tract'eurs n'est pas notre propriété mais engage notre parrainage afin de conserver le concept d'origine.

«Un des principaux intérêts du tract comme support de l'art réside dans le fait qu'il est en tout point l'exact opposé de l'œuvre d'art, telle en tout cas que la décrivent encore aujourd'hui les défenseurs d'une certaine tradition esthétique. L'œuvre est raffinée et atemporelle, le tract est ordinaire et jetable ; l'œuvre est métaphysique, le tract est politique, l'œuvre est précieuse, le tract est cheap.»

(extrait de l'article *De la main à la main : le tract comme contre-pouvoir esthétique* de Leszek Brogowski avec Aurélie Noury in *Sans niveau sans mètre*, journal du Cabinet du livre d'artiste n° 22 Tracts! Gratuit. janvier 2012)



Antonio Gallego

Les relations à l'espace urbain, à l'architecture et à l'histoire sont des éléments essentiels de mon travail artistique dans un contexte politique et économique où la création contemporaine est soumise à la domination du marché. Mes actions urbaines se veulent créatrices d'un art libre et public.

Un collaborateur, tirage offset, 1000 exemplaires, noir et blanc, 1993.

L'affiche fut réalisée après les élections régionales de 1992 quand pour la première fois le Front National a dépassé 13 % des votes. Pour l'impression, j'ai utilisé un caractère typographique « bois » retrouvé à la BNF, datant de l'époque de Vichy. En parallèle à cette montée xénophobe, il y avait le siège de Sarajevo; j'ai sorti l'affiche *Sarajevo* à la même époque. C'est un simulacre de panneau de signalisation routière, que j'ai collé sur les entrées des villes de banlieue, des stations de métro, en les rebaptisant ainsi du nom de la ville assiégée souvent juxtaposé à celle d'*un collaborateur* pour obtenir une double lecture.

L'île Egotopia, « série les paillassons », tapis de sol 5 exemplaires en tirage couleur dans le cadre du *Festival Rouen Impressionnée 2013*. Cette série de tapis de sol fut parsemée dans la ville de Rouen, un art de la discrétion où les piétons participaient à la disparition. L'île Egotopia est parallèle à Utopia, conçue à l'âge des médias et réseaux sociaux. Egoville sa capitale voisine avec d'autres cités virtuelles comme Mythopolis, Schizocity et Freudburg qui se trouve dans la région de la plaine Gloire au bord du Lac Narcisse. Le nom de l'île est tiré de la définition Egotopie inventée avec Roberto Martinez suite à celle d'Allotopie.

Gratisville, «série les villes imaginaires», sérigraphie, 50 ex, noir et blanc, 2008.

J'ai réalisé cette série d'affiches à partir de maquettes d'architecture et d'emballages de produits courants, emblèmes de notre société de consommations, en jouant sur les décalages de formes et d'échelles que j'ai ensuite photographiés en me référant aux cadrages des affiches de films d'action.



Roberto Martinez

Pratique artistique multimédiums (édition, photographie, vidéos, installations) questionnant la production, la circulation des images, le rapport politique et social de leur inscription dans les différents lieux et flux actuels. Aime confronter l'art et l'espace public (jardin, affichage, tracteurs, actions urbaines). Commissaire de plusieurs expositions autour de la notion de populaire et d'allotopie.

Le peuple manque 2008, peinture blanche sur mur blanc, vue de l'exposition «R» à St-Denis 2013. Existe aussi en autocollants, affiches de dimensions et couleurs variables.

Bientôt, 2013, tissus rouge, bois, plastique. Des tissus rouges récupérés au gré des rencontres et cousus ensemble. Du bois, manche de balais ou tasseaux. Le tout assemblé en drapeaux posés contre un mur, prêts à être mis en mouvement (à défiler). Est-ce une manifestation à venir issue de bricolage individuel ou d'énergie de petits groupes qui semblent attendre un prochain départ?

Allotopie jardins (depuis 1995) Paris, Centre Georges Pompidou (décembre 1995).

Deux espaces d'environ 3 m2 protégés de petits tasseaux et cordes. Côté entrée public, plantation de fruits, légumes, côté entrée de service, plantation de pensées et soucis. Entretien durant 3 mois sans grande régularité. Pas d'inscription, de titre, d'auteur, de date. D'autres jardins ont été réalisés de 1995 à 2009 à New York, Rennes, Aubervilliers... et abandonnés. En 2009 à Rennes, réalisation d'une œuvre en collaboration avec le centre d'art Le Triangle : prélèvement de parcelles d'espace public «données» à des habitants pour un usage libre. Ce projet se trouve renouvelé chaque année depuis sa création.

Allotopie : Néologisme, œuvre de Roberto Martinez, existant sous forme de cartes postales, d'autocollants, de peintures murales, d'affiches collées dans l'espace urbain depuis 1996. Plusieurs manifestations «Allotopie» ont été organisées à Montpellier, Rennes, Limoges, Clermont-Ferrand à l'initiative de différents artistes, commissaires ou espaces d'art contemporain.



ALLOTOPIE [a(l)lotopi] n. f. (1996 Néolog. R. Martinez, du grec *allo* « autre », et *topos* « lieu » : « **en un autre lieu** »).
◆ 1° Class. *L'allotopie* : autre lieu ou proposition politique ou sociale que celles qui ont existé. V. **Utopie** ◆ 2° Ext. (XXI^e). Idéal, qui rencontre la réalité en son lieu même, ou en un autre lieu. ◇ Art. Remise en cause des lieux politiques habituels de l'Art.

Antonio Gallego et Roberto Martinez sont des artistes plasticiens aux pratiques polyvalentes, ils travaillent régulièrement en équipe sur des projets artistiques à participation. Ils se sont rencontrés en 1993, autour de la *Tombola Paris/Sarajevo* qu'ils organisèrent avec Natacha Nisic, Agnès B., Thierry Lefébure et d'autres. Ils regroupent 900 œuvres de 500 artistes exposées clandestinement au Collegium Artisticum de Sarajevo durant le siège de la ville et montrées à leur retour sous la forme d'un mur de solidarité à la Galerie le Sous-Sol. Les billets attribuant les œuvres sont tirés au sort à Paris. Les œuvres sont distribuées aux gagnants et ainsi dispersées.

Suite à cette action, ils inventent ensemble d'autres protocoles activistes autour de l'art. *Tract'eurs* à partir de 1995. *Utopie ou l'auberge espagnole*, exposition au centre d'art contemporain de Rueil-Malmaison en 1997 où ils invitent cinquante artistes à redéfinir et questionner le mot Utopie. En 1998, ils éditent le premier numéro de la revue *Allotopie*, suivront 4 séries d'expositions *Allotopies* organisées à Montpellier, Rennes, Limoges, Clermont Ferrand par différents artistes et lieux artistiques.

En 2000 avec le centre d'art Synesthésie, ils mettent en ligne le site *L'art d'être américain ou le complexe Français* en commandant des œuvres exclusivement conçues pour internet à 10 artistes. En 2001, ils organisent à Paris avec Emmanuelle Gall, François Deck et Antoine Moreau, les rencontres *Copyleft Attitude* à Accès Local et Public>. Ces rencontres donnent lieu à l'écriture de la Licence Art Libre.

En 2006, ils participent avec la structure collaborative UN NOUS à la Force de l'art au Grand-Palais à Paris en activant leur espace dédié à l'exposition en événement changeant chaque semaine. Cette expérience UN NOUS est renouvelée lors de la Xème Biennale de Lyon en 2009 sous la forme d'une grande installation à la Sucrière mettant en jeu des architectures utopiques dans un espace multimédia ainsi que des collages au Musée d'Art Contemporain de Lyon et dans l'espace urbain.

Les actions *Tract'eurs* et les collages urbains continuent régulièrement.

En 2012 les éditions *Incertain sens* éditent une anthologie *Tract'eurs* dans le cadre de l'exposition *Tracts* au Cabinet du Livre d'Artiste de l'Université Rennes 2.

Le travail autour du don et de la gratuité a trouvé sa forme au sein d'expressions plastiques dès la fin de leurs études à l'ENSAD de Paris. Passer de la peinture d'atelier à la fresque urbaine, de photographies ou vidéos aux affiches, cartes postales, mail-art, tracts avec une économie très légère (autoproduction) s'arrime rapidement à l'idée de donner à voir et donner à prendre (distribuer). La multiplication des supports et des participations marque une volonté d'interroger, d'engendrer le questionnement dans une logique différente de celle du spectaculaire marchand. Être dans le don, la distribution et la vivacité avec une logique plutôt nomade que dans la médiation artistique spéculative.

Sans théoriser l'esthétique du don, Antonio Gallego et Roberto Martinez abordent dans différentes problématiques la singularité de l'expérience de l'artiste (créateur) et du récepteur : comment partager quelque chose avec le spectateur qui n'est pas donné d'avance, que ce soit dans la pratique urbaine de l'art, des éditions, des expériences collectives, des allotopies. Ils aiment confronter l'art et l'esprit public, multiplier les relations entre l'un et l'autre, élargir le champ possible de leurs rencontres critiques. «*Ce travail suggère la naissance d'un art véritablement politique, non en ce qu'il dirait quelque chose sur la politique, mais en ce que sa présence dans l'espace public et en ce qu'il se loge dans des interstices de la société et des lieux publics au points de faire droit à des zones d'altérité*» (Christian Ruby in Revue d'urbanisme " n° 380, octobre 2011)